

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 48 (1903)
Heft: 7

Artikel: Dans l'infanterie : la "Burentaktik" en Allemagne
Autor: Nicolet, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-338064>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

XLVIII^e Année.

N^o 7.

Juillet 1903.

DANS L'INFANTERIE

LA „ BURENTAKTIK ” EN ALLEMAGNE

Les expériences des Anglais durant la guerre sud-africaine les ont conduits à rédiger pour leur infanterie le nouveau règlement d'exercice, analysé dans le numéro d'avril de la *Revue militaire suisse*. Mais ils ne sont pas restés seuls dans cette voie. En France, le projet de règlement¹ de 1901, devenu Règlement provisoire à la fin de 1902, a subi aussi l'influence manifeste de la même guerre.

En Allemagne, pas plus qu'ailleurs, on n'est resté indifférent à cette question; et si aucune modification officielle au règlement n'est encore venue donner un corps aux idées nouvelles, il ne s'en est pas moins accompli un travail considérable dont les nombreuses publications sur la matière font foi, et dont le résultat tangible a été l'essai de nouveaux procédés, tenté dans la plupart des corps de l'infanterie aux manœuvres de l'automne 1902.

Nous n'essayerons pas de donner une idée de tout ce qui s'est écrit sur ce sujet; nous n'y parviendrions pas; qu'on veuille donc bien ne pas nous reprocher d'être incomplet, si nous ne citons qu'un petit nombre d'auteurs. Notre but est de faire connaître la tendance en quelque sorte officielle et d'exposer ce qu'on lui reproche, en Allemagne même.

Dans un travail ayant des allures officieuses, publié dans le courant de 1902 en supplément par le *Militärwochenblatt*, le lieutenant-colonel de Lindenau, du grand état-major, a ex-

¹ Voir *Revue militaire suisse*, nos 1 à 3 de 1902.

posé un des premiers les modifications qu'il jugeait nécessaire d'introduire dans la tactique de l'infanterie pour la mettre d'accord avec les idées nouvelles, suite du perfectionnement des armes à feu portatives et du tir. Il constatait, toutefois, que ce résultat pouvait être obtenu sans modifier le règlement d'exercice en vigueur, qu'il fallait travailler surtout à développer l'individualité, l'initiative, la valeur personnelle et l'instruction de chaque soldat. Dans l'attaque, car c'est pour l'offensive surtout que cela a de l'importance, il faut varier les procédés pour porter les troupes en avant ; tantôt employer les bonds ; tantôt marcher au pas ordinaire ; tantôt courir ; se coucher pendant les temps d'arrêt et, surtout, utiliser avec un soin extrême les moindres avantages du terrain. En outre, il semble acquis que le mouvement des troupes ne peut plus avoir lieu que sous la protection d'un feu puissant donné par d'autres troupes disposées à cet effet.

Plus tard, les idées exprimées par le lieutenant-colonel de Lindenau prirent corps et acquirent un caractère officiel par un ordre d'armée, émis par l'empereur Guillaume II, en date du 6 mai 1902. Bien qu'il eût un caractère confidentiel, cet ordre n'est pas resté totalement inconnu en dehors des cercles militaires allemands auxquels il s'adressait ; on connaît assez bien les *directives* qu'il donnait pour l'étude de la nouvelle tactique. D'ailleurs, une brochure parue en 1902 : *Der Deutsche Infanterie-Angriff 1902*¹, dont l'auteur est probablement un officier de l'infanterie de la garde, expose par le précepte et par une suite d'exemples appliqués au terrain de la place de manœuvres de Döberitz, près de Berlin, cette tactique nouvelle, que l'on a improprement appelée en Allemagne « *die Burentaktik* ».

Sous l'impulsion de l'ordre d'armée du 6 mai, on s'est mis à étudier l'application des nouveaux procédés d'attaque indiqués à l'infanterie, mais non partout avec le même succès. Tandis que dans certain corps on a mis à l'essai, avec conviction, les procédés recommandés par l'empereur allemand, ailleurs, on semble ne pas y avoir apporté le même esprit. Lors des manœuvres de l'automne 1902, on a pu constater dans tous les cas des différences sensibles suivant les corps.

D'ailleurs, cette soi-disant « *Burentaktik* » a rencontré des

¹ *Der Deutsche Infanterie-Angriff 1902*. Nach praktischen Erfahrungen auf dem Truppen übnungsplatz Döberitz bei Berlin. Mai 1902. Berlin. R. Eisenschmidt.

adversaires résolus. Répondant à l'auteur de *Der Deutsche Infanterie-Angriff 1902*, le major bavarois Hurt a publié dans le numéro 80 du *Militärwochenblatt* de 1902 une critique et une réfutation des nouvelles formes et des nouveaux procédés.

Comme la brochure anonyme reflète manifestement avec fidélité les idées dominantes sur la nouvelle tactique, et pourrait bien avoir été publiée avec l'autorisation de l'empereur, nous lui emprunterons les éléments du présent exposé ; après quoi, nous ferons connaître les objections du major Hurt.

* * *

La question se pose comme suit :

Comment doit-on, actuellement, faire avancer l'infanterie contre un adversaire en possession d'armes à feu modernes perfectionnées et occupant une position ; comment peut-on s'en approcher sans s'exposer à subir de trop fortes pertes ? Comment les tirailleurs s'y prendront-ils pour approcher aussi près que possible de l'ennemi, et de telle sorte qu'ils puissent engager la lutte par le feu dans les conditions les plus favorables ? Comment évitera-t-on que les troupes en ordre serré qui suivent les tirailleurs subissent des pertes pendant qu'elles se portent en avant ?

On y réussira, répond l'auteur de *Der Deutsche Infanterie-Angriff*, en utilisant le terrain aussi complètement que possible ; en faisant avancer les troupes par petites fractions, par groupe, par demi-section ou par section ; en employant l'ordre dispersé, aussi bien pour les soutiens et pour les réserves que pour la ligne de feu ; en faisant les lignes de tirailleurs aussi minces que possible, c'est-à-dire avec des intervalles de 10 à 15 pas d'homme à homme ; quand on avance en terrain découvert, c'est-à-dire exposé de toutes parts au feu ennemi et sans abri pour les troupes, en procédant par bonds courts de 20 à 30 mètres, exécutés très rapidement, et en ne mettant en mouvement les parties de la ligne qui doivent se porter en avant que quand celles qui les ont précédées sont arrivées dans la position de feu, l'ont occupée et ont ouvert le feu.

En agissant ainsi, les bonds étant très courts, il ne faudra pas plus de 10 secondes pour exécuter un bond ; or, si les troupes quittent brusquement les positions qu'elles occupaient et sans qu'un indice puisse attirer l'attention de l'ennemi, si l'élan se produit, tantôt sur un point de la ligne de feu, tantôt

sur un autre, il sera très difficile à l'ennemi de viser et de tirer avec calme contre la troupe en mouvement. Les expériences de tir démontrent que dans des conditions semblables, on ne peut pas tirer plus de une à deux cartouches contre un but qui ne reste visible que 10 secondes au plus.

D'ailleurs, l'infanterie ne pourra pas toujours avancer de la même manière, cela dépendra du terrain ; les procédés devront être très différents suivant que le terrain sera ouvert ou couvert. Or, généralement, le terrain que l'attaque devra parcourir ne sera pas uniforme ; il sera, tantôt ouvert, tantôt couvert ou coupé.

Telle est la base du procédé recommandé par *Der Deutsche Infanterie-Angriff 1902*.

Pour bien fixer les idées, représentons-nous comment une compagnie, arrivée à la limite d'un terrain ouvert et qui doit se déployer pour occuper sa première position de feu, et gagner pour cela un abri situé à 200 mètres environ plus en avant, devrait procéder :

Le commandant de compagnie, sans se faire voir, examine avec le plus grand soin, au moyen de ses jumelles, le terrain que sa troupe aura à parcourir ; il cherche si, dans la zone où sa compagnie doit se mouvoir, ce terrain très découvert et uniforme ne présenterait cependant pas, ici où là, un accident où les hommes pourraient trouver un abri au moins relatif. Tout près de l'endroit où il s'est arrêté, il n'y a rien ; plus loin, à environ 200 mètres, il distingue dans le terrain un faible pli qui suffira probablement à couvrir ses tirailleurs ; il le désigne aux chefs de section qu'il a appelés auprès de lui ; c'est là qu'il s'agit d'établir la ligne de feu ; il indique l'étendue du front : elle atteindra 150 mètres ; enfin, il désigne la section par laquelle le mouvement commencera.

Le chef de cette section s'oriente à son tour ; puis il fait déployer à couvert, désigne le groupe par lequel le mouvement doit commencer et se jette en avant avec ce groupe. En débouchant sur le terrain découvert, on prend dans le groupe des intervalles de 10 à 15 pas d'homme à homme ; on marche à un pas gymnastique rapide. Au lieu de gagner la position désignée d'un seul trait, le groupe avance de 20 à 30 mètres seulement et s'arrête pour reprendre haleine, cela sans commandement mais en suivant l'exemple du chef ; celui-ci, là où il veut arrêter sa troupe, se laisse brusquement tomber à terre et se

couche en avant ; les tirailleurs qui le suivent avancent jusqu'à lui et font de même. Après qu'on a repris haleine, au bout d'une minute environ, le mouvement reprend de la même manière et l'on parvient ainsi, par une série de bonds consécutifs, jusqu'au couvert désigné où l'on s'établit solidement pour ouvrir le feu.

Quand le feu est ouvert, les autres groupes, les uns après les autres, viennent rejoindre le premier en employant les mêmes moyens. Chaque groupe s'installe à l'endroit où il arrive, à droite ou à gauche de ceux qui l'ont précédé ou entre deux groupes si l'intervalle le permet ; ou encore, les arrivants s'intercalent entre les tirailleurs déjà placés sans tenir aucun compte de l'ordre numérique que les groupes ou les hommes occupent dans la section, c'est là une chose accessoire ; l'essentiel est que les groupes et les tirailleurs profitent des accidents et des cheminements du sol pour atteindre leur but.

Il ne faut pas que, pendant le mouvement en avant, deux groupes se trouvent exposés en même temps au feu de l'ennemi.

Quand toute la section est réunie, elle occupe peut-être tout le front assigné à la compagnie, et dans tous les cas, une grande partie de ce front. Mais il faut reconstituer le commandement des groupes, car tout est mélangé. Pour cela, chaque chef de groupe désigne par leur nom les hommes les plus rapprochés de lui, à sa droite et à sa gauche, qui doivent obéir dès ce moment à son commandement. Il faut donc que les hommes soient accoutumés à obéir en tout temps, à un chef quel qu'il soit, quand ils en reçoivent l'ordre.

Plus tard, le même travail de réorganisation du commandement se fera dans la compagnie, quand celle-ci comptera deux sections ou plus dans la ligne de feu.

Tous les chefs, sous-officiers, chefs de groupe et chefs de section doivent profiter du terrain pour se mettre à couvert du feu de l'ennemi. A quoi cela servirait-il, en effet, qu'un chef quelconque s'exposât inutilement et, par son imprudence, se fit mettre hors de combat.

Dans la ligne de feu, on évite tout ce qui peut attirer l'attention de l'ennemi et, surtout, ce qui pourrait être pour lui un indice que l'on s'apprête à faire un bond en avant.

Pour faire avancer les groupes, l'initiative appartient aussi bien aux chefs de groupe qu'au chef de section.

Pendant qu'un groupe se porte en avant, les autres, autant du moins que leur tir n'est pas gêné, appuient le mouvement par leur feu.

Si le mouvement se fait par demi-section, ou même par section, et non pas par groupe, on procédera de la même manière.

Il peut y avoir certains inconvénients à mélanger les groupes et les sections, mais c'est une chose que l'on n'évitera jamais en guerre; mieux vaut donc s'y accoutumer déjà en temps de paix.

Telles sont, pour les manœuvres en terrain ouvert, les propositions de l'auteur de l'*Attaque de l'infanterie allemande en 1902*. Mais tous les terrains ne sont pas de cette nature. Or, comme pour réussir dans une attaque et pour parvenir à dominer le feu de l'ennemi, le nombre de fusils est un élément décisif, il faudra, toutes les fois qu'on disposera d'un espace suffisant, déployer immédiatement et à couvert des lignes de tirailleurs épaisses. Alors, on pourra, suivant les circonstances, faire entrer en action d'un seul coup tous les fusils disponibles d'une compagnie. Toutes les fois aussi que, grâce au terrain, on pourra exécuter des bonds de plus de 20 à 30 mètres, on les exécutera. Il ne faut donc pas considérer le déploiement successif par groupes et le mouvement en avant par bonds courts et répétés comme un schéma imposé pour tous les cas. Ce n'est qu'un moyen à adopter en terrain totalement découvert.

Quand on a atteint la distance principale de feu (l'auteur la fixe entre 700 et 500 mètres), les troupes s'y établissent et sont renforcées jusqu'à un fusil par mètre pour parvenir à dominer le feu de l'ennemi. Les renforts sont amenés par les mêmes moyens.

Les soutiens et les réserves, depuis 1400 ou 1200 mètres, avancent d'une façon analogue. C'est-à-dire en lignes de tirailleurs minces et même par petites fractions, sections, demi-sections ou groupes si c'est nécessaire.

Ce sont les deux cents mètres immédiatement derrière la ligne de tirailleurs qui sont le trajet le plus dangereux.

Quand les réserves n'ont pas à rejoindre immédiatement la ligne de feu et qu'elles ont atteint, pour y stationner, un couvert propice, on reconstitue les unités normalement.

Dès que la troupe a réussi à acquérir la supériorité sur l'en-

nemi, on passe à l'assaut. Il faut, alors, d'abord faire avancer la ligne de tirailleurs jusqu'à 200 mètres de l'ennemi. C'est de là seulement que partira l'assaut proprement dit. Depuis la distance principale de feu jusqu'à 200 mètres, la ligne de feu n'avance plus par petites fractions mais par compagnie. Le mouvement a lieu sous l'impulsion des troupes de réserve; tout ce qui peut entrer dans la ligne de feu y prend place; le reste suit pour donner une nouvelle impulsion ou pour combler les vides.

Suit l'assaut. Il est à remarquer que l'auteur admet que, pour l'assaut, les compagnies non encore absorbées par la ligne de feu et qui, jusqu'à ce moment, ont gagné du terrain en avant en employant l'ordre dispersé, se reforment alors en ordre serré : « Enfin, tous les groupes de la compagnie ont atteint le valonnement qui les couvre. Le commandant de la compagnie fait encore avancer un peu en rampant; ses hommes doivent s'efforcer de se mettre partout sur deux rangs, et les chefs de section se répartissent dans la ligne. Maintenant, le moment de l'assaut est arrivé. Le feu rapide crépite dans la ligne de tirailleurs.

» Le commandant de compagnie met en marche et fait battre les tambours. Pendant qu'on marche, on serre sur le centre, on prend le pas le plus correct et bientôt aucun désordre, ni aucun flottement ne peut révéler que la compagnie a reformé sa ligne sans qu'il ait été prononcé un seul mot et seulement au moyen de signes.

» La compagnie atteint ainsi la ligne de tirailleurs et se précipite avec elle à l'assaut ».

* * *

Les idées que nous venons d'exposer ont rencontré, en Allemagne même, d'assez nombreux contradicteurs; dans les rangs supérieurs du commandement, on est loin d'approuver unanimement les procédés tactiques de l'infanterie dus à l'initiative de l'empereur et l'on a, dès le commencement, cherché à en tempérer les exagérations. Un de ces contradicteurs, le major bavarois Hurt, a publié, dans le numéro 80 du 13 septembre 1902 du *Militärwochenblatt*, un article dans lequel il démontre le danger qu'il y a à admettre un éparpillement des troupes tel qu'il résulte des procédés de la nouvelle tactique. Ce sont

ses arguments que nous opposerons à l'auteur de la brochure *Der Deutsche Infanterie-Angriff 1902* :

Quoi que l'on fasse, dans tout combat il y aura toujours des troupes qui devront, pour attaquer, traverser des espaces découverts où elles seront exposées, sans abri, au feu de l'ennemi, et il faut s'attendre à ce que ces troupes subissent des pertes. Mais il s'agit de savoir comment, en terrain ouvert, une troupe éprouvera la moindre diminution de sa *puissance combattante* (Gefechtskraft). Or, la diminution de puissance combattante ne dépend pas exclusivement, ni même essentiellement des pertes en tués et blessés. Une troupe peut éprouver des pertes bien plus grandes qu'une autre, sans pour cela que sa puissance combattante soit diminuée dans la même proportion. Des pertes, même minimales, éprouvées dans un espace de temps très court, et sous les yeux des soldats, affecteront, cas échéant, le moral de la troupe atteinte à tel point qu'on ne pourra plus compter sur elle pour toute la durée du combat.

L'auteur de *Der deutsche Infanterie-Angriff 1902* n'a pas assez tenu compte de cet élément pour l'attaque en terrain découvert. La situation n'est pas non plus la même si la troupe est exposée à un feu direct, ou n'est exposée qu'aux coups accidentels provenant d'un tir dirigé sur un autre but.

Matériellement et psychologiquement, le feu de l'ennemi agit sur une troupe d'une manière fort différente suivant les cas et suivant les situations ; on ne peut donc admettre aucune règle pour les formations à prendre et le mode à employer pour franchir des espaces découverts.

Au début du combat, en terrain découvert, il sera parfois avantageux de gagner la *distance du feu efficace* en avançant en lignes de tirailleurs très minces, les compagnies d'avant-ligne déployées groupe par groupe, et avec de grands intervalles d'homme à homme ; les groupes arriveront ainsi les uns après les autres dans la première position de feu ; ils s'y introduiront, pour ainsi dire, subrepticement. Dans le même cas les soutiens pourraient aussi procéder d'une manière analogue, afin d'empêcher que l'ennemi ne donne plus d'intensité à son feu, ce qui ne manquerait pas d'arriver si l'on portait en avant des lignes de tirailleurs épaisses ou des soutiens en ordre serré.

Mais, même en procédant ainsi, on peut s'attendre à ce

que l'ennemi ne tarde pas à se rendre compte des intentions de l'attaquant. A ce moment, il n'hésitera pas à ouvrir contre les lignes de tirailleurs de ce dernier, si minces soient-elles, un feu nourri. Ce n'est pour lui qu'une question de munition. Dans ces conditions, l'attaquant n'évitera pas les pertes, quelque procédé qu'il emploie pour se porter en avant.

On peut se demander dès lors s'il ne serait pas préférable de jeter en avant, en même temps et d'une seule fois, les tirailleurs qui doivent occuper la première position de feu ; ces tirailleurs traverseraient la zone dangereuse ensemble, en un espace de temps aussi court que possible.

Quand le combat par le feu est engagé, le mouvement en avant, en terrain ouvert, se règle d'après le feu de l'ennemi et d'après la situation des troupes voisines. L'exécution par groupe, en laissant l'initiative au chef de groupe, sera d'une application très difficile. La direction finira par échapper à l'officier ; le chef de groupe portera peut-être sa troupe en avant dans un moment inopportun, sans tenir compte de la situation des troupes voisines, qu'il n'est pas en mesure de connaître.

Si les groupes avancent isolément, ils empêchent de tirer une partie de la ligne de tirailleurs encore en place ; et puis, si le mouvement doit se poursuivre de la sorte sans interruption, une compagnie, déployée en tirailleurs, aura continuellement des groupes qui avanceront seuls et par bonds. Un adversaire qui s'attendrait à cette tactique et saurait conserver son sang-froid, négligerait alors de tirer contre les tirailleurs blottis dans le terrain et difficiles à atteindre, pour diriger un feu concentrique sur les groupes en mouvement ; ceux-ci ne laisseraient pas que de ressentir les effets de ce tir.

La conséquence, c'est que le mouvement en avant par groupe ne peut être que l'exception ; dans la règle, les bonds devront avoir lieu par section ou par compagnie, et ce n'est que dans des cas tout à fait rares que l'on fera avancer, à la fois, une portion de la ligne de tirailleurs comprenant plus d'une compagnie.

Pour pouvoir avancer par bonds, il faut que tous les participants au bond se dressent rapidement et avec ensemble, comme un seul homme, et se jettent en avant. En agissant ainsi, on surprendra l'ennemi, qui ne pourra pas diriger sur la troupe un tir convenablement ajusté.

Il n'est pas probable que l'ennemi pourrait accabler de son feu des sections ou des compagnies entières aussi facilement qu'il le ferait pour des groupes. D'abord, les bonds seraient plus rares et pourraient avoir lieu à un moment où l'ennemi ne s'y attend pas; il faudrait qu'il concentre son attention sur un espace beaucoup plus étendu du champ de bataille et, obligé de tirer tantôt oblique à droite, tantôt oblique à gauche ou en avant, il devrait continuellement changer la direction de son feu.

Il ne faut d'ailleurs pas attacher, pour les bonds, une trop grande importance aux effectifs. En revanche, il est indispensable qu'un officier prenne en mains la direction du mouvement en avant de la ligne de tirailleurs. On pourrait donc admettre des bonds par groupe si l'on était sûr que la direction n'échappe pas à l'officier.

Quant aux soutiens et aux réserves, on propose également de les faire avancer, depuis 1400 ou 1200 m. déjà, en terrain ouvert, groupe par groupe, ou en lignes minces de tirailleurs et par bonds courts, comme les tirailleurs de la ligne de feu. Le major Hurt montre par l'exemple suivant ce que vaut ce procédé.

Une compagnie de réserve est arrêtée, bien couverte, à 400 m. en arrière de la ligne de feu; à mi-chemin de cette ligne, un fossé; jusque-là le terrain est complètement plat et découvert. Le combat approche du moment décisif; la compagnie doit donc se rapprocher de la ligne de feu pour être prête à entrer en action. Entre la position où se trouve la compagnie et le fossé qu'elle doit atteindre, un assez grand nombre de balles frappent le sol; ce sont les projectiles qui ont passé par-dessus la ligne de feu établie plus en avant. Pour progresser, la compagnie aura donc à compter seulement avec les atteintes accidentelles, car les tirailleurs ennemis sont trop occupés par les nôtres pour s'inquiéter de ce qui se passe derrière notre ligne.

Comment le commandant de compagnie portera-t-il sa troupe jusqu'au prochain fossé, à travers cette zone dangereuse de 200 m., avec les moindres pertes, et la moindre diminution de force morale et de cohésion? L'auteur de *Der deutsche Infanterie-Angriff*, propose d'effectuer ce mouvement non pas en ordre serré, mais avec des lignes minces de tirailleurs, par groupe ou par demi-section.

Si l'on fait des bonds de 30 m., il en faudra environ six pour franchir la distance de 200 m. ; 10 secondes suffisent pour faire un bond ; mais après chaque bond, il faut un temps d'arrêt d'une demi-minute pour reprendre haleine. Pour parcourir les 200 m. qui séparent la compagnie du fossé, il lui faudra, en procédant par groupe (la compagnie allemande compte 18 groupes), une heure environ ; en procédant par demi-section, 20 minutes.

Ces chiffres démontrent l'impossibilité de faire avancer la compagnie groupe par groupe ; une heure durant, le capitaine ne pourrait en disposer. Même par demi-section, la compagnie reste trop longtemps hors de la main de son commandant.

En outre, si des hommes tombent, quelle impression en éprouveront les camarades restés en arrière, attendant leur tour de marcher ?

Le commandant de compagnie se sera avancé, jusqu'au fossé, avec les premiers groupes ; que fera-t-il s'il faut intervenir rapidement dans le combat avant que le mouvement soit achevé ? Se décidera-t-il à marcher avec une partie seulement de sa compagnie, abandonnant le reste à son sort ; ou attendra-t-il d'avoir réuni tous ses gens, au risque d'être trop tard ?

En procédant par groupe ou par demi-section, le commandant de compagnie aura *peut-être* l'avantage de pertes un peu moins considérables, mais au prix de quels inconvénients ! Quand on porte des troupes en avant, l'essentiel est de les exposer le moins longtemps possible, debout, au feu de l'ennemi. On en peut conclure qu'il faut traverser la zone exposée au feu, en courant rapidement ; dans cette zone, on ne doit s'arrêter, en se jetant à terre pour souffler, que le temps strictement nécessaire ; la formation des troupes ne vient qu'en seconde ligne, et de toutes les formations, celle qui permettra le moins aux hommes de se rendre compte des pertes subies pendant la marche et qui maintiendra le mieux la troupe dans la main de son chef, sera la meilleure, celle qu'il faudra employer.

On pourrait se demander si, quand on est exposé au tir direct de l'infanterie ennemie, il conviendrait d'avancer par groupe ou par demi-section. Cela ne pourrait être le cas qu'aux grandes distances, car aux distances moyennes et rapprochées, les soutiens et les réserves ont devant eux une ligne de tirailleurs dont le feu les couvre. Mais comme, aux grandes dis-

tances, des troupes en ordre serré éprouvent déjà des pertes sensibles, on serait tenté d'en conclure que, dès 1400 m., aucune troupe ne doit plus se montrer en ordre serré, et que les réserves devraient adopter les lignes minces de tirailleurs, par groupe ou par demi-section.

Le major Hurt démontre par un autre exemple que l'emploi par les réserves d'un pareil procédé conduirait à un désordre inextricable, et il ajoute : « Quelle impression produiraient les pertes, les projectiles sifflant aux oreilles et frappant le sol tout à l'entour, sur des hommes qui ne seraient plus sous l'œil de leurs chefs et presque complètement abandonnés à eux-mêmes ? Les quelques rares abris seraient bientôt remplis de gens appartenant à toutes sortes de compagnies ; il deviendrait difficile de les faire avancer. Plus d'un poltron mettrait à profit les facilités que lui offrirait une ligne de tirailleurs très peu dense pour rester en arrière, pour se mêler aux troupes qui suivent ou pour s'échapper. Bientôt le champ de bataille serait couvert de gens errants ou couchés qui ne rejoindraient plus leur troupe. La conséquence finale serait un incroyable désordre, un mélange de toutes les unités, déjà de 1800 à 800 mètres de l'ennemi, avant même que des pertes sensibles aient été éprouvées ; désordre et perte de cohésion dans les réserves qui doivent être, dans les mains du chef, le contre-poids à l'énervernement et aux influences dissolvantes qui, inévitablement, se font sentir dans les lignes de tirailleurs.

« Les adversaires de l'emploi des formations serrées pour les soutiens et les réserves font valoir les données de l'expérience qui prouvent que les troupes éprouvent des pertes énormes, et que depuis l'adoption des fusils à chargement par la culasse ce sont précisément des troupes en ordre serré qui souvent ont été brisées par la terreur que leur inspirait le feu ennemi. Il n'est pas possible de rechercher si c'est la formation en ordre serré qui est la cause de ce malheur, ou si cette cause est ailleurs. Je conviens que des troupes en ordre serré, bien conduites, éprouveront des pertes sensibles en marchant contre un ennemi qui sait ne tirer, en visant avec soin, que pendant les courts instants où les troupes sont visibles. Je conviens qu'il arrivera souvent aussi dans les batailles de l'avenir que des soutiens en ordre serré seront dispersés comme la balle au vent par un feu de masse bien dirigé. Mais ces cas deviendront d'autant plus rares qu'on aura appris à

conduire les troupes en ordre serré en mettant à profit les plus faibles avantages du terrain, dans des formations bien appropriées, soit par rapport au terrain, soit par rapport à l'efficacité du feu ennemi, et en ayant soin de ne pas présenter à l'ennemi un but d'une certaine dimension, un instant de plus qu'il n'est nécessaire. »

Il faut s'attendre d'ailleurs à toujours éprouver des pertes ; celles-ci affecteront moins une troupe en ordre serré qu'une compagnie dispersée en minces lignes de tirailleurs. Personne n'oserait fuir sous les yeux des chefs, dans une compagnie en ordre serré ; personne, à l'ordre d'avancer, n'oserait rester en arrière. *Ce n'est qu'en employant des formations en ordre serré pour les soutiens et les réserves qu'on peut espérer entretenir l'ordre et la cohésion qui sont nécessaires pour conduire une troupe à l'ennemi.*

Ceux qui proposent d'émietter la compagnie en petites fractions perdent de vue un facteur important : l'action des officiers. D'ailleurs on pourrait appliquer ce système de morcellement à un bataillon au plus ; dans des unités plus considérables il se heurte à des difficultés presque insurmontables.

Aussi longtemps qu'une guerre n'aura pas mis en face les unes des autres des troupes ayant reçu une éducation militaire équivalente, on pourra soutenir avec un égal succès les opinions les plus opposées. On a tant dit qu'une attaque en rase campagne était devenue presque impossible, qu'on a cherché les moyens d'en diminuer les difficultés. Il faut considérer cette recherche comme vaine. En rase campagne les conditions varient à chaque instant et l'efficacité du feu de l'ennemi et l'état de notre propre troupe sont des facteurs très importants dont il faut tenir compte.

Du reste, on ne pourrait pas prétendre que la méthode proposée par l'auteur de *Der deutsche Infanterie-Angriff*, pour attaquer en terrain découvert, est inadmissible, et qu'elle ne pourrait jamais être employée contre aucun ennemi. Mais le cas dans lequel on pourrait l'appliquer sera si rare, qu'il ne vaut pas la peine de lui sacrifier le temps nécessaire pour apprendre à s'en servir.

*
*
*

Nous venons d'exposer deux manières de voir qui sont en quelque sorte aux antipodes l'une de l'autre. D'autres encore

se manifestent en Allemagne. Nous ne saurions, sans dépasser les limites de ce travail, les exposer ici ; d'ailleurs, nous n'en retirerions pas grand profit.

La question ne semble pas près d'être résolue, et nous verrons probablement, dans le courant de cette année, de nouvelles opinions surgir à la suite de nouveaux essais. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que l'on s'arrêtât à une solution intermédiaire.

Avant de tirer, pour notre compte, les conclusions que comporte ce débat, il nous restera à jeter un dernier coup d'œil sur le *Règlement provisoire* français et sur le *Projet de règlement* autrichien.

N.

